

AUX MORTS DES ARMÉES
DE CHAMPAGNE 1914-1918



« Se souvenir est
un devoir sacré »

NAVARIN

Bulletin de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne
et de la Fondation du Monument et Ossuaire de Navarin.

JANVIER 2007

SOMMAIRE

- 1 Editorial
- 2 Le mot de la Fondation
- 4 La Vie de l'Association
- 5 La méthode Gouraud,
- 8 Zouaves et Tirailleurs.
- 10 La Vierge de Virginy.
- 12 Marne 14-18 à Suippes.



EDITORIAL

Dans une association, le bulletin est un lien entre les membres, qui partagent un même intérêt. C'est le souvenir qui rassemble les membres de l'A.S.M.A.C., souvenir qui, de plus en plus, passe par l'Histoire, l'histoire écrite entre Reims et Argonne, entre 1914 et 1918, histoire des événements, histoire des hommes qui en ont été les acteurs.

Dans ce bulletin, sous des signatures nouvelles, vous allez découvrir de nouveaux aspects de cette histoire.

A l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la mort du Général Henri Gouraud, nous avons demandé à Madame J. d'Andurain, historienne, qui dépouille ses archives, non de raconter, chronologiquement, ses faits et gestes à la tête de la 4^{ème} Armée, mais de faire ressortir sa personnalité, telle que ses recherches la lui font découvrir.

Frank Beaupérin, un membre de l'ASMAC, historien de formation et de passion (sa collection d'objets relatifs à la guerre de 14-18 est devenu peu à peu un musée, en Vendée), se penche, lui, sur la personnalité du "poilu" et sa manifestation dans ses pratiques religieuses. Nous commençons la publication de ce travail, très fouillé, dans ce bulletin ; le prochain montrera les traces de cette ferveur religieuse qui sont encore visibles dans l'église de Virginy, village à l'est du camp de Suippes.

Enfin, Jacques Brissart rappelle l'histoire des régiments de tirailleurs et de zouaves, les fantassins de l'Armée d'Afrique. Nous préparons ainsi notre prochaine cérémonie de Navarin qui, le dimanche 1^{er} juillet 2007, commémorera les combats de 1917 dans les Monts de Champagne, où s'illustrèrent zouaves et tirailleurs.

Il me reste, au nom du colonel N. Méry, président de la Fondation, et en mon nom personnel, à vous souhaiter :

UNE BONNE ANNEE 2007.

Xavier Gouraud.

LE MOT DE LA FONDATION

Les statues de bronze !

Un magazine spécialisé dans l'histoire de la Grande Guerre a publié récemment un article sur le « Monument Ossuaire de la Ferme de Navarin ». Certaines erreurs ou approximations y figurent. La Fondation, restée étrangère à cette initiative, par ailleurs louable en soi, n'est donc nullement impliquée, mais il a semblé opportun, à cette occasion, de préciser certains points apparemment mal connus.



Les origines du Monument.

Alors que le Général Gouraud, la guerre terminée, exerçait les fonctions de Haut Commissaire en Syrie et au Liban, et de Commandant en Chef de l'Armée du Levant, un groupe d'anciens combattants eut l'idée d'élever un monument à la mémoire de leurs frères d'armes tombés sur le front de Champagne. Placé sous le haut patronage des plus éminentes autorités : Alexandre Millerand président de la République, Raymond Poincaré président du Conseil, André Maginot ministre de la Guerre, les maréchaux Joffre, Foch, Pétain, Franchet d'Esperey, Fayolle et Lyautey, et le Général de Castelnau, un **Comité d'honneur** est constitué. Présidé par le Général Gouraud, il regroupe les autres généraux ayant commandé la IV^{ème} Armée : de Langle de Cary et Anthoine, les anciens chefs d'état-major, Mr Brisac préfet de la Marne ainsi que Monseigneur Tissier évêque de Châlons.

Mais la véritable cheville ouvrière de l'œuvre entreprise est le **Comité d'action** dont le président est le Général Hély d'Oissel, ancien commandant du 8^{ème} Corps d'Armée, officier à l'autorité et au prestige indiscutables, le trésorier Mr Chézel, entourés d'une vingtaine de membres, la plupart présidents d'associations issues de la guerre parmi lesquels Roland Dorgelès et Jacques Péricard, pour ne citer que les plus connus. Le premier objectif est la collecte de fonds. Une souscription nationale est lancée, les dons affluent, des plus humbles aux plus généreux, venant de métropole, d'outre-mer et de l'étranger, notamment des Etats-Unis.

Début 1923, le Général Gouraud, revenu en France et exerçant les fonctions de Gouverneur militaire de Paris, fixe le lieu d'implantation du Monument : "à une vingtaine de mètres au nord de l'ancienne Ferme de Navarin, de l'autre côté de la route, sur la crête", dans un espace situé en pleine « zone rouge » dont il demande au préfet l'attribution à titre gracieux.

Pose de la première pierre et inauguration.

La première pierre est posée le 4 novembre 1923 en présence de Mr Myron T. Herrick ambassadeur des Etats-Unis. L'inauguration a lieu le 28 septembre 1924 sous la présidence du Maréchal Joffre et du Général Gouraud et en présence d'une foule considérable.

La pyramide de béton et de grès rose, œuvre de MM. Bauer et Perrin, impose par sa masse et ses lignes qui font converger les regards sur le groupe de statues qui la couronne. Sculptées dans la pierre¹ par Maxime Real del Sarte, artiste mutilé de guerre, elles représentent trois soldats dans l'action du combat.

Si l'artiste a choisi de donner au fusilier de gauche les traits de son propre frère, tué au Moulin de Laffaux, au grenadier du centre ceux du Général Gouraud, c'est le visage de Quentin Roosevelt, lieutenant d'aviation abattu le 14 juillet 1918 près de Fère en Tardenois, fils de l'ancien président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt, qu'il a donné au mitrailleur américain de droite.

Sur le piédestal de grès rose sont inscrits les numéros des divisions et grandes unités françaises et étrangères ayant combattu en Champagne, soit 107 au total.

L'évolution.

Association du Souvenir et Fondation.

Rapidement le « Monument de Navarin » devient un lieu de pèlerinage. Pour répondre aux besoins des pèlerins, une « Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne » est créée le 10 mars 1929. Elle a pour but de :

Conserver, honorer et rappeler aux générations futures le souvenir glorieux des Morts français et alliés tombés au champ d'honneur sur le front de Champagne, unir dans une même famille pères, mères, veuves, orphelins, parents et amis des Morts et anciens combattants...

Par ailleurs, devant l'ampleur du problème posé par la relève des corps inhumés dans les innombrables cimetières de guerre et le recueil des restes des soldats restés sans sépulture, le Monument est aménagé progressivement en Ossuaire : la chapelle d'abord avec six emplacements latéraux puis, sur demande du Ministère des pensions, la crypte où sont installées douze cuves funéraires. Le financement en est rendu possible grâce à une subvention en complément de fonds privés.

Afin de permettre une gestion convenable de cette situation, par transformation du comité d'origine, une

Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin

est créée le 16 mai 1933 par décret du Président de la République Albert Lebrun. Le nouvel organisme, reconnu d'utilité publique, est propriétaire du Monument et des cinq hectares de terrain qui l'entourent. Il doit en assurer l'entretien et la conservation. A cet effet il est habilité à recevoir dons, legs et subventions.

Association et Fondation ont donc des rôles distincts mais complémentaires : elles agissent en parfaite symbiose pour perpétuer le « devoir sacré du Souvenir. »

La Ferme de Navarin.

Avant la guerre existait, en bordure de l'ancienne voie Sedan-Nevers, aujourd'hui D 977 dans sa partie marnaise, côté Est, une ferme connue localement sous le vocable « Ferme de Rougemont » mais inscrite sur les cartes et plans directeurs sous le nom de Ferme de Navarin.

Navarin, ville maritime de la Grèce méridionale, est célèbre par la bataille qui opposa en 1827 les escadres de la Triple Alliance (Angleterre, France et Russie), à la flotte turco-égyptienne. Cette dernière fut pratiquement détruite et peu après, la Grèce accédait à l'indépendance. De même que nombre de fermes de la région portent le nom des batailles du XIXème siècle, telles que Mazagran, Médéah, Constantine, etc... Il en aurait été ainsi pour la ferme de Rougemont (re)baptisée ferme de Navarin.

Il existe une autre version mentionnée dans les Mémoires du Colonel Agostini qui commandait comme capitaine, pendant la bataille du 15 juillet 1918, une compagnie du 21ème R.I. devant la Butte de Souain.

« Observant la crête où s'élevait naguère la Ferme de Navarin, le lieutenant Proust, chef de section, ancien instituteur, prétendait que la ferme dont les vestiges étaient séparés du poste d'observation par 4 km à vol d'oiseau devait son nom au fermier qui l'avait fait bâtir. Ce fermier nommé Rougemont aurait pris part comme matelot à la bataille navale de Navarin... »

Ce à quoi le lieutenant Guyot rétorquait que l'affaire se résumait à une simple question de patois du pays.

« Cela se passait au temps des diligences et des voyageurs à cheval. Allant de Vouziers à Suippes, un cavalier, pris par la nuit, frappa à la porte de la ferme de Rougemont pour demander une place à l'écurie, un picotin d'avoine pour son cheval, et pour lui place au coin du feu ainsi que le casse-croûte et le pichet de vin traditionnels pour l'étranger de passage. La mère Rougemont, une de ces fermières connues pour leur méfiance et leur humeur revêche, entrouvrit sa porte et la referma avec un « anue n'ava rin » qu'il convient de traduire par « aujourd'hui nous n'avons rien ». Le cavalier raconta sa mésaventure, l'histoire du « n'ava rin » fit tache d'huile et le nom de Rougemont s'effaça devant le sobriquet de Navarin. »

Cette version inédite fut reprise plus tard par Geneviève Dévignes, en 1965 dans une allocution prononcée à l'occasion du cinquantenaire des combats de 1915, et en 1980 dans son ouvrage intitulé « Ecoute s'il pleut », dans un style beaucoup plus littéraire...

Qui croire ? Peu importe ! Les hauts lieux n'ont-ils pas besoin d'être auréolés d'un certain mystère ?

N. Méry

¹ Cette précision est nécessaire car l'article incriminé parle de « bronze ».

VIE DE L'ASSOCIATION

10 septembre 2006 : notre pèlerinage à NAVARIN.

Soleil et vives couleurs pour notre rassemblement à Navarin, cette année ; l'immense pavillon tricolore qui flotte au mât du monument et les quelque 70 drapeaux alignés devant le monument, signe de la fidélité des porte-drapeaux de tant d'associations champenoises ; la masse bleu sombre de l'Union musicale de Suippes dont les cuivres étincellent ; le camouflage des tenues de combat du 132^{ème} bataillon cynophile qui rend les honneurs, souligné par les couleurs de l'infanterie : képi noir et rouge, foulard jaune, et toute la palette fauve des pelages des chiens, assis calmement aux pieds de leurs maîtres. La sonnerie "Au drapeau" salue les emblèmes : couleurs des drapeaux du 132^{ème} régiment d'infanterie et du détachement des US Marines aux vestes noires, pantalons bleus à bande rouge, casquettes blanches. Puis les couleurs des gerbes de fleurs avec l'arc-en-ciel traditionnel de la 42^{ème} division US, offert chaque année par les vétérans américains de la "Rainbow".

Toutes ces couleurs étaient présentes alors que nous venions nous souvenir de l'année 1916 et des héros de l'infanterie de cette guerre des tranchées, ces hommes gris, terreux, sans couleurs à force de s'être accrochés, incorporés au sol de Champagne. Quelle opposition ! Elle souligne que le souvenir n'est pas évident ; y revenir périodiquement est d'autant plus nécessaire.

Et les Champenois en sont conscients, qui étaient venus nombreux pour ce pèlerinage.

Revenant sur l'histoire, le général X. Gouraud rappelle qu'en cette année 1916 dominée par Verdun et la Somme d'innombrables régiments d'infanterie se succédèrent dans les

tranchées de Champagne, secteur réputé plus calme, mais néanmoins meurtrier. Le 132^{ème} bataillon cynophile, héritier du 132^{ème} RI, les représente tous aujourd'hui.

Il évoque aussi la figure du Général Henri Gouraud, commandant de la IV^{ème} Armée, mort il y a 60 ans et inhumé dans ce monument. Il rappelle son attachement à ces fantassins "qu'il a tant aimé" et comment il chercha avec persévérance à les rendre plus efficaces, mesurant combien un bon entraînement est gage, non seulement de victoire, mais aussi de survie.

M. Baumann, sous-préfet de Sainte-Menhould, salue le détachement de "Marines", renouant avec la tradition d'une présence américaine à cette cérémonie : "Avec nos amis américains, nous avons vécu ici des heures tragiques afin que nos peuples puissent vivre en paix" ; et il invite l'assistance à se souvenir qu'ici fut acquise cette paix qui permet à la France et à l'Allemagne d'unir maintenant leurs qualités : "ces mêmes qualités qui se sont jadis affrontées, ont également posé les bases de la construction européenne". "Se souvenir, c'est aussi construire", conclut-il.

Après la cérémonie militaire, l'assistance se rapproche de l'autel où le Père Paul Royer, curé de Suippes, célèbre la messe. Se réjouissant de l'arrêt des combats au Liban, il interroge sur cette paix toujours remise en question. Si Jésus guérit le sourd-muet, ce n'est pas pour nous inciter à tout attendre de son intervention surnaturelle, mais pour nous inviter à guérir nous-mêmes les maux de l'humanité, "à faire jaillir l'eau jusque dans les déserts", à construire la paix ...

A l'issue de la cérémonie, les autorités et l'ASMAC, rejointes par Monsieur Le Touzé, maire de Somme Suippe, se rendent au cimetière militaire de cette commune pour se recueillir et déposer une gerbe.



HISTOIRE

« La méthode Gouraud »

Les archives personnelles du Général Henri GOURAUD sont en cours de classement aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris.

À partir de ce fonds privé, Madame Julie d'Andurain, agrégée d'histoire, réalise une thèse de doctorat à l'Université de Paris-IV-Sorbonne sur le général Gouraud durant la Grande Guerre.

Grâce à une connaissance particulière de ces documents, elle présente ici la méthode de commandement du Général Henri GOURAUD.

Préparé militairement et psychologiquement à la guerre par son expérience coloniale, le général Gouraud (1867-1946) mena les combats de 1914-1918 sur différents théâtres d'opération et reçut aussi le commandement d'armées alliées. Il fut surtout le général responsable de la contre-offensive victorieuse du 15 juillet 1918 et le libérateur de Strasbourg². Plus que d'autres, les officiers coloniaux furent capables de prendre des décisions importantes durant la guerre car ils avaient une expérience que d'autres n'avaient jamais eue.

Mais au-delà de cette expérience propre aux coloniaux, il existait des différences notables entre les officiers supérieurs. Gouraud se distinguait par quelques caractéristiques, perceptibles tout au long de sa carrière, au point qu'il est nécessaire de réfléchir en terme de méthode personnelle.

La « méthode Gouraud » se caractérise par un pragmatisme à toute épreuve considérant qu'il fallait atteindre le but fixé. Il a à la fois le souci de préparation des combats d'un point de vue matériel et un soin particulier pour convaincre ses soldats de la justesse de ses choix.

I – UN PRAGMATIQUE –

Né dans une famille de médecins, saint-cyrien, le jeune Henri Gouraud décide de partir en Afrique. Il devient célèbre en 1898 après avoir arrêté Samory Touré, qui était devenu depuis les années 1890 le symbole de la résistance à l'invasion européenne. Sa carrière avance ensuite très vite : Niger, Tchad, Mauritanie et enfin Maroc en 1910 auprès de Lyautey où il devient général de brigade en 1912.

À sa demande, Gouraud quitte le Maroc le 6 septembre 1914 à la tête de la 4^e Brigade de marche du Maroc. Il prend le commandement de la 10^e Division en Argonne le 19 septembre. Dans un premier temps, Gouraud est résolument offensif, gagnant au passage le surnom de « lion de l'Argonne ». Mais la tactique offensive a ses limites. Sans désobéir aux ordres, il adopte alors une tactique qui lui est propre à partir de janvier 1915. C'est en réalité celle qu'il pratique depuis le début de sa carrière en Afrique. Convaincu de l'impossibilité de franchir les lignes, il accepte de soutenir ses hommes dans les demandes répétées de fils barbelés. C'est le temps des tranchées, de l'enfouissement sous terre afin de résister à l'ennemi. Il s'agit avant tout de ne pas reculer, donc de pouvoir tenir. Pour Gouraud, tenir est un pis-aller. Cela donne le temps de réfléchir et de s'organiser. L'essentiel reste de pouvoir aller au combat dans de bonnes conditions matérielles, humaines et morales. Dans son esprit, cette attitude de repli³ ne peut être que provisoire. Il s'agit d'attendre le moment favorable pour attaquer, pour reprendre l'offensive. Ce temps de repli, il le met à profit pour prendre de la distance avec l'événement guerrier lui-même, pour réfléchir à la nouvelle tactique à employer.

En décembre 1915, le commandement de la IV^e armée située en Champagne est laissé vacant par le départ du général de Langle de Cary. Le général Gouraud est proposé au poste de commandant de la IV^e armée. Il prend son commandement le 13 décembre 1915. Le secteur de Champagne, à ce moment de la guerre, vit dans un calme relatif. Ce temps est mis à profit pour réfléchir sur la manière de répondre aux attaques allemandes. Le général Gouraud met en place des structures destinées à être pérennes : face à la violence de l'artillerie allemande, il préconise une réaction rapide pour l'ensemble du front de

² NDLR : Le Général Gouraud infligea un échec retentissant à l'offensive du "Friedensturm" le 15 juillet et fut accueilli triomphalement à Strasbourg, le 22 novembre 1918 à la tête de la 4^{ème} Armée.

³ NDLR : Il s'agit d'une attitude défensive.

Champagne initiant ainsi sa méthode⁴ : « Dans la période que nous traversons, ne pas tirer profit sans retard des enseignements qui nous viennent de Verdun serait criminel. L'amélioration rapide de l'organisation défensive, des abris, des liaisons, s'impose impérieusement ». Il invite la IV^e armée à se doter d'abris profonds et solides, à utiliser les fusées pour établir les liaisons rendues défailtantes par les bouleversements du terrain, et d'une manière générale, à renforcer l'organisation défensive du front. Gouraud comprend et perçoit très nettement la nécessité de préparer les terrains d'attaque. Au cours de l'année 1917, la tactique du haut commandement se modifie. La grande idée consiste à ne plus se battre sur la première position (la ligne de front) mais à faire en sorte que la bataille se livre, à la surprise de l'adversaire, sur une deuxième position, en arrière de deux ou trois kilomètres de la première. Il semble que les vues de Pétain et de Gouraud se soient rejointes au cours des mois de novembre et décembre 1917 sur cette « bataille de rupture ».

Si l'idée de changer de mode opératoire à tous les niveaux de son armée ne relève pas seulement de Gouraud, elle correspond toutefois à sa méthode, celle qu'il appliquait autrefois en Afrique : organisation et préparation minutieuse du terrain, renseignement, puis attaque par surprise. La bataille du 15 juillet 1918 qui permet d'arrêter les troupes de Ludendorff n'est rien d'autre qu'une illustration de la « méthode Gouraud ».

Outre des travaux sur le terrain d'une importance considérable, cette question de l'échelonnement des positions nécessite un changement de mentalité de la part des soldats et des officiers : il faut accepter - et surtout faire accepter - de reculer, de perdre du terrain, parfois chèrement acquis, pour espérer vaincre l'adversaire. La relation que Gouraud entretient avec son armée lui permet de penser qu'il réussira à convaincre ses hommes

II – GOURAUD ET SES HOMMES –



Cliché le Miroir.

« Fanatique de son métier »⁵, Gouraud était soucieux de ses hommes, qui en retour lui témoignèrent un grand respect. Admettre qu'il existe une forme affirmée de paternalisme dans la relation entre le général et ses hommes est une nécessité. Cela fait partie des relations hiérarchiques du début du XX^e siècle, en particulier dans l'armée. Si le souci pour ses hommes est bien réel, il ne faut pas non plus sombrer dans l'angélisme. Comme tout officier supérieur, Gouraud a le devoir de s'assurer du moral des troupes, élément déterminant dans la réussite ou non d'une attaque. Ce souci pour « son » armée peut se lire à travers les différentes strates de l'armée : les officiers supérieurs, les hommes de troupe blancs, et les hommes des troupes noires.

L'intérêt pour ses hommes se lit au premier abord dans la relation qu'il entretient avec ses officiers supérieurs. Gouraud, comme d'autres, aime à s'entourer de fidèles. La qualité de l'équipe dirigeante d'une armée (de cinquante à cent personnes), sa cohésion autour de son chef, la confiance réciproque entre les individus sont des éléments au moins aussi importants que la qualité de la troupe et du matériel.

⁴ NDLR : Dans l'armée 1916.

⁵ Expression d'un ami de son père quand Henri Gouraud était encore à Saint-Cyr.

Une partie du groupe se forme dès le début de la guerre en Argonne. Son équipe se stabilise vraiment à la IV^e armée (à partir de décembre 1915) et Gouraud la conservera remarquablement stable jusqu'au licenciement définitif de l'armée. Les coloniaux sont bien représentés mais ils ne sont pas les seuls. Gouraud a la réputation de traiter correctement ses officiers supérieurs. Cela se lit dans les notations qu'il doit attribuer à ses hommes. Il n'est jamais cassant comme le fut par exemple son remplaçant à la tête de la IV^e armée en mars 1917⁶.

Les relations avec les différents éléments de la chaîne de commandement sont en revanche plus ténues. Les colonels et commandants assurent la transmission des ordres auprès de la troupe. Après sa blessure aux Dardanelles en juin 1915 (Gouraud est amputé du bras droit), mais aussi la mort de quelques généraux au combat, les officiers supérieurs reçoivent consigne d'éviter les zones trop exposées. Pour le haut commandement, il s'agit simplement de ne pas perdre des cadres dont il a besoin.

Cependant Gouraud essaye malgré tout de maintenir le contact avec les soldats. Ces moments ne sont pas fréquents, mais ils sont perçus comme nécessaires de part et d'autre. Le général Gouraud visite aussi régulièrement que possible les hommes blessés au cours des combats. C'est d'ailleurs à l'occasion de l'une de ces visites, aux Dardanelles, qu'il est grièvement blessé après qu'un obus ait explosé près de lui. Pour Gouraud, ce contact avec les blessés est une nécessité morale qu'il tient à la fois de son ascendance personnelle (son père était médecin) et de ses convictions religieuses (il est catholique pratiquant et soucieux de soulager les plus nécessiteux). Mais c'est aussi une obligation d'un point de vue militaire : il s'agit de montrer que l'officier supérieur est conscient des pertes et de la nature des blessures. Il serait caricatural de penser que tous les généraux de la Grande Guerre ne prirent jamais conscience de la mortalité engendrée par leurs ordres.

L'autre relation existante avec les hommes consiste à relayer à travers les « ordres du jour » les actions héroïques de tel ou tel homme. C'est certes un contact épistolaire qui respecte la chaîne de commandement, mais c'est un moyen pour les officiers supérieurs de maintenir une relation que la hiérarchie tendrait à effacer. Pour les hommes, une « citation à l'ordre du jour » est fondamentale. C'est la reconnaissance écrite, la preuve de leur bravoure. Dans le même ordre d'idées, Gouraud se bat sans cesse avec le haut commandement pour obtenir des médailles pour ses hommes. Loin d'être des objets de pacotille, les médailles sont regardées par les soldats comme nécessaires au maintien de leur moral. Les revues enfin sont une autre façon utilisée par les officiers supérieurs pour maintenir le contact entre l'officier et la troupe. La troupe est certes prise comme un tout; la relation personnelle est donc a priori absente. Cependant, le déplacement d'un général - amputé d'un bras - auprès de la troupe est un moment de contact essentiel pour souder les soldats à leur officier supérieur. Le général Gouraud affectionnait les revues, tout particulièrement celles concernant des troupes étrangères.

Henri Gouraud semble avoir été l'un des officiers supérieurs à qui l'on pouvait confier des troupes étrangères, en particulier les troupes dites de couleur. En 1914, venu du Maroc, il arrive avec les troupes coloniales ; début 1915, il a sous ses ordres la légion garibaldienne ; en 1917 il fait partie des officiers qui accueillent les américains. Comme ancien officier des colonies, on lui confia également très souvent des troupes coloniales et les troupes noires dont il loua toujours la bravoure et la qualité. Loin de la caricature si souvent utilisée à propos des généraux, les rapports entre Gouraud et ses hommes étaient faits de respect mutuel.

En définitive, ce souci des hommes fut payant. Quand en juillet 1918, Gouraud se prépare à la grande attaque de Ludendorff, il met au point une tactique nécessitant le retrait des hommes sur deux ou trois kilomètres, avant de reprendre l'offensive. Pour cela, il lui fallut convaincre une armée de 500 000 hommes. Sa force résidait dans sa conviction de pouvoir vaincre les Allemands mais aussi dans la confiance qu'il savait pouvoir accorder à son armée, essentiellement à ses hommes. La méthode Gouraud réussit au-delà de toute espérance, permettant ainsi aux alliés d'entreprendre la vaste contre-offensive qui devait prendre fin le 11 novembre 1918.

Madame Julie d'Andurain

⁶ NDLR : pendant 6 mois au début de l'année 1917, Le général Gouraud remplaça au Maroc le maréchal Lyautey, devenu ministre de la Guerre. Il fut remplacé temporairement par le général Anthoine.

Zouaves et Tirailleurs

L'année 2007 sera l'occasion d'évoquer les combats des Monts de Champagne au cours desquels les régiments nord-africains se sont particulièrement distingués. C'est pour leur rendre hommage que la cérémonie du 1er juillet 2007 à Navarin aura lieu en présence du drapeau et d'un détachement du 1er Régiment de Tirailleurs, gardien des traditions des tirailleurs algériens, tunisiens ou marocains qui formaient le gros de l'Armée d'Afrique

Avant d'entreprendre le récit des combats d'avril 1917 dans le prochain bulletin, il convient, comme il a été fait pour la Légion Etrangère, de présenter les Zouaves et les Tirailleurs.

Les Zouaves

Le rappel en France de plusieurs des régiments qui avaient participé au débarquement de Sidi Ferruch et à l'occupation d'Alger et de ses environs conduisit le général Clauzel à créer dès le 1^{er} octobre 1830 le corps des Zouaves, avec des Kabyles du Djurdjura appartenant en majorité à la tribu des Zaouaoua, et habitués depuis longtemps à fournir des soldats au bey de Tunis ou au dey d'Alger.

Encadrée par des officiers et sous-officiers français, cette troupe comprend bientôt deux bataillons réunissant des compagnies d'autochtones et des compagnies de métropolitains, en majorité des « volontaires de la Charte » ayant combattu lors des journées révolutionnaires de juillet 1830.

En 1842 les Zouaves sont réunis en un régiment entièrement composé de français, dont les trois bataillons donnent naissance en 1852 aux 1^{er}, 2^{ème} et 3^{ème} Régiments de Zouaves, complétés en 1855 par le Régiment de Zouaves de la Garde, lequel prendra le numéro 4 en 1871. En 1913 les 8^{ème} et 9^{ème} Zouaves sont créés portant à 6 le nombre de ces unités, qui détachent des bataillons en métropole. Leur tenue n'a guère changé depuis que le capitaine de Lamoricière, figure légendaire, l'a fait adopter : veste courte, gilet bleu foncé, pantalon bouffant à la turque, ceinture de toile bleue et la fameuse chéchia. La Grande Guerre verra l'apparition du kaki pour toutes les troupes d'Afrique, la tenue de tradition ne revenant que pour les cérémonies.

De 1830 à 1914 les Zouaves participent aux opérations en Algérie, en Crimée, au Mexique, en France en 1870-1871, en Tunisie, en Chine et au Maroc. Après 1918 ils retrouvent l'Afrique du Nord, sauf le 8^{ème} Régiment qui, devenu motorisé en 1935, stationne au camp de Mourmelon. Les régiments de Zouaves et leurs régiments dérivés participèrent aux combats de 1940 (le 1^{er} se bat en Champagne au sein de la IV^{ème} Armée, en juin 1940). Ensuite ce sont les campagnes de Tunisie de France et d'Allemagne. Dans cette reprise de la lutte à partir de 1942 les unités de Zouaves retrouvent un peu de leur composition d'origine, mixant européens

et indigènes. A nouveau engagés dans les opérations d'Afrique du Nord, les Zouaves sont dissous en 1962. Jusqu'à une époque très récente leurs traditions étaient confiées au Centre d'Entraînement Commando de Givet qui avait la garde du Drapeau du 9^{ème} Zouave.

Quatre de ces régiments de Zouaves portent la fourragère à la couleur de la Légion d'honneur et les 2 autres à celles du ruban de la Médaille militaire, en reconnaissance de leur conduite en 1914-1918. Pour la guerre 1939-1945, quatre régiments y ont ajouté celle aux couleurs de la Croix de guerre.



Mac-Mahon décorant l'aigle du 2^e zouaves, 19 juin 1859.
Cliché le Monde Illustré.

⁷ L'Armée d'Afrique était la part de l'armée métropolitaine liée à l'Afrique du Nord, par ses garnisons et par son recrutement.

Les Tirailleurs

Pendant que les Zouaves sont transformés en unités de recrutement français, le commandement crée des unités irrégulières d'infanterie avec des Kabyles, des Arabes, des Kouloughis encadrés par des officiers et sous-officiers français.

Par ordonnance royale du 7 décembre 1841, les compagnies autochtones de Zouaves et les irréguliers musulmans sont organisés en trois bataillons de tirailleurs répartis entre les provinces d'Alger, Oran et Constantine.

En 1854 ces unités qui ont un statut en harmonie avec celui des autres corps d'Afrique française fournissent des volontaires pour former le régiment provisoire de Tirailleurs algériens qui fait campagne en Crimée.

En 1856 les 3 bataillons donnent naissance à 3 régiments : 1^{er} RTA à Alger, 2^{ème} RTA à Oran, 3^{ème} RTA à Constantine.

En 1884 un 4^{ème} RTA est créé avec des bataillons Tunisiens.

1913 voit la création des 5^{ème}, 6^{ème}, 7^{ème} et 9^{ème} RTA. Compte tenu des formations mises sur pied ultérieurement, ce sont 13 régiments qui participent à la Grande Guerre, sans compter les régiments mixtes de Zouaves et de Tirailleurs.

Auparavant des tirailleurs avaient été engagés en Algérie, en Crimée, en Italie, au Sénégal, en Cochinchine, en France où les « Turcos » se couvrent de gloire en 1870-1871. Ils retrouvent l'Afrique en 1871, la Tunisie, le Sahara, le Gabon, combattent au Tonkin, à Madagascar et au Maroc.

Comme les Zouaves, les Tirailleurs ont une tenue à l'orientale entièrement bleu ciel avec une ceinture rouge qu'ils gardent jusqu'en 1914, après quoi ils combattent en kaki comme toute l'Armée d'Afrique.

Après 1918, l'occupation de la rive gauche du Rhin, les tâches de pacification au Levant et au Maroc accroissent le nombre des régiments de tirailleurs jusqu'à 37 pendant quelques années. En 1939 ils sont 16 Algériens et 5 Tunisiens.

* * * * *

C'est le 12 juin 1912 que sont créées les troupes auxiliaires marocaines, fortes de 4 compagnies solidement encadrées par du personnel français, algérien et tunisien. Employées au sein des bataillons de Zouaves et Tirailleurs algériens, les troupes auxiliaires forment 16 compagnies en 1913 et participent à la pacification du Maroc. En 1914 elles sont groupées en 5 bataillons qui partent pour la France sous le nom de « Chasseurs indigènes ». En 1918, 2 régiments de ce type combattent brillamment au sein de l'Armée française. Ils sont complétés en 1920 par 3 autres régiments et prennent l'appellation de Tirailleurs marocains. Ce sont 10 régiments marocains qui sont sur le front en 1940 (le 4^{ème} RTM combat au côté du 6^{ème} RTA et du 1^{er} Zouaves en Champagne en juin 1940).

Tirailleurs algériens, tunisiens et marocains sont de toutes les opérations de 1939-1945, en France, dans la malheureuse affaire de Syrie, en Tunisie, en Italie, en France, en Allemagne et en Autriche. La guerre en Europe terminée, ils partent pour l'Indochine et

Madagascar avant leur dernier combat sur la terre qui les a vus naître. Avec la fin de la présence française en Afrique du Nord, ils cessent d'exister en 1964 et 1965, mais survivent à travers le 1^{er} Tirailleurs recréé à partir du 170^{ème} RI, lui-même issu en 1964 du prestigieux 7^{ème} RTA.

Sept régiments de Tirailleurs ont gagné la fourragère à la couleur de la Légion d'honneur et 6 à celle de la Médaille militaire au titre de la guerre de 1914-1918, tandis que les 3^{ème} RTA et 4^{ème} RTT ajoutaient celle de la Médaille militaire en 1939-1945. A part les 10^{ème} et 3^{ème} RTM, dissous en 1940 et 1941, tous les régiments marocains ont gagné la fourragère de la Croix de guerre 1939-1945 qui s'ajoute à celles des deux régiments de Chasseurs indigènes de 1914-1918. Enfin plusieurs régiments sont titulaires de la Croix de guerre des T.O.E

Jacques Brissart



Freschwiller, 6 août 1870, le 1^{er} tirailleurs couvre la retraite
Dessin de Dick de Lonlay

La Vierge de Virginy : un témoignage significatif de la spiritualité des combattants.



Par le décret de mobilisation d'août 1914, la Nation française envoie ses hommes dans les diverses unités militaires. Peu à peu, ces civils d'hier rejoignent le front. Loin des débordements de joie, leur attitude est souvent calme et résignée⁸. Conscients des risques encourus, un grand nombre d'entre eux acceptent les dangers de cette guerre moderne en trouvant refuge dans leur foi ou à travers les messages de la religion. À l'épreuve des souffrances endurées, les soldats développent une ferveur patriotique et religieuse spécifique. *"La guerre y apparaît comme une expérience à*

*teneur hautement religieuse, où les fervents venues du vieux fonds judéo-chrétien rencontrent celles du patriotisme"*⁹. La Grande Guerre suscite ainsi le renouveau d'espérances religieuses. Pourtant, aujourd'hui, le patrimoine champenois peut-il révéler encore à l'historien ou aux simples visiteurs, ce regain spirituel ? De nos jours, quelques traces restent encore visibles. Elles nous révèlent une intense pratique qui se manifeste notamment au cours d'offices religieux. Devant l'horreur des tranchées, le soldat se tourne humblement vers des intercesseurs afin de s'attirer leur bienveillance. Le culte marial se développe alors largement sur le front, et notamment sur le secteur de Champagne. La statue de la Vierge, conservée en l'église de Virginy (Marne), apparaît comme un témoignage significatif de la spiritualité des soldats qui sont venus se battre en Champagne.

* * *

La première guerre mondiale correspond au triomphe de l'industrialisation de la guerre. Les préparatifs de l'attaque en Champagne annoncent ainsi la débauche matérielle des batailles de Verdun, de la Somme ou des offensives de 1918. Au cours de ces événements, la place de l'homme tend à devenir secondaire, remplacée au profit d'armes de plus en plus destructrices. Par ailleurs, l'homogénéisation des tenues militaires comme le brassage des hommes dans les unités encouragent également cette perte d'identité et de repères. Composé de quelques combattants, le groupe primaire devient donc la cellule de vie où s'épanouit une franche camaraderie, tant décrite par les récits de guerre, et une solidarité renforcée par les épreuves vécues. Seul ou au sein de cette entité, le soldat catholique peut ainsi vivre sa foi au front afin de se prémunir de la "brutalisation" à laquelle il est quotidiennement exposé. Dans ce contexte, le rapport entre le sacré et l'homme s'adapte aux conditions matérielles de la guerre moderne. Sur le front, la liturgie comme les grandes fêtes religieuses¹⁰ ajustent elles aussi leurs rythmes pour mieux faire face aux contraintes matérielles et plus encore pour répondre aux attentes des

soldats. Confrontés à une grande détresse morale, ceux-ci assistent fréquemment aux offices religieux organisés grâce au dévouement des ecclésiastiques présents sur le front. Mais, cette ferveur collective est bien différente des pratiques individuelles. Pourtant, la vocation de ces rassemblements est double. Pour les croyants, la participation répond à la recherche d'un réconfort moral et spirituel. Pour les autres, c'est un moment de forte sociabilité. En somme, les messes rythment l'existence du combattant et brisent ainsi la monotonie de la vie du front. De plus, ces célébrations renforcent le sentiment d'appartenance à un groupe spécifique, celui d'une "communauté de souffrants", tournée essentiellement vers un arrière tant désiré : "une messe pour nous, c'est un peu comme quand on arrive près de sa famille, de qui on est séparé depuis longtemps"¹¹. La messe symbolise donc cette communion virile et guerrière au cours de laquelle les femmes restent, bien entendu, absentes. Assister à une célébration, c'est un moyen de fuir les réalités quotidiennes et de retrouver, quelques instants, son ancienne vie. Mais l'esprit dans lequel se déroulent désormais ces cérémonies diffère de celles d'avant guerre. La messe au front se caractérise par la sobriété et la pauvreté des lieux dans lesquels se tiennent ces offices. En effet, ceux-ci se vivent souvent dans les ruines d'une église, ou dans la promiscuité d'une chapelle de campagne érigée, avec soin, par les soldats. La modestie de ces lieux creusés parfois à deux ou trois mètres sous terre, permet de toucher plus profondément les cœurs de l'assistance. Pour certains, cette expérience rappelle le temps des premiers chrétiens. Le décor de ces messes militaires est lui aussi discret et dépouillé. Surmonté de drapeaux tricolores et encadré bien souvent d'un faisceau de fusils, l'autel est constitué parfois de caisses de munitions. Quant aux objets liturgiques, ils proviennent de lieux de culte détruits ou ont été confectionnés par d'habiles soldats comme ces calices ou ces croix conservés, aujourd'hui, dans différents musées ou collections privées¹². L'assiduité y est importante particulièrement à la veille d'un assaut. L'aumônier peut alors célébrer plusieurs offices par jour pour répondre aux attentes des combattants. Les témoins de ces faits rapportent qu'il "est beau de voir ces pauvres vieux soldats, courbés par l'âge et les rudes travaux, venir demander dans l'humilité la plus sincère, la force et le courage à Celui qui est la puissance et en qui procède toute énergie"¹³. La messe apparaît donc comme un instant édifiant afin de se soustraire aux difficiles réalités de la guerre. Pour les plus fervents qui souffrent dans leur chair, ils identifient leurs tourments à la Passion du Christ. La foi est, pour eux, un puissant secours spirituel pour accepter un quotidien de souffrances et de misères. En bon chrétien, mais aussi en bon Français, on se résigne à tenir.

Au milieu de la radicalisation de la violence, la foi devient plus profonde et se manifeste avec plus de force. La mystique du front est consolidée par l'isolement, l'absence des proches mais aussi par l'omniprésence de la mort.

⁸ DUROSELLE Jean Baptiste, *La Grande Guerre des Français*, Perrin, Paris, 1994, 515 pages, p 62-63.

⁹ BECKER Annette, *Croire*, coll° Grande Guerre, éd° CRDP de Picardie, Amiens, 1996, 108 pages, p 10.

¹⁰ BECKER Annette, *La Guerre et la Foi : 1914-1930*, Armand Colin, Paris, 142 pages p 38.

¹¹ Bulletin paroissial de Saint-Hilaire des Loges (Vendée) Septembre 1917.

¹² Le musée de l'Armée, le mémorial de Verdun ou l'historial de Péronne présentent dans leurs espaces muséographiques quelques objets sur la vie religieuse et spirituelle des combattants.

¹³ Bulletin paroissial de Saint Jean de Monts (Vendée) Novembre 1916.

Dans leur désarroi¹⁴, les combattants développent une foi patriotique où se fondent les vieilles traditions religieuses et les mythes de la nation civilisatrice.



Une messe avec absolution générale dans une tranchée.

Confrontés à l'épreuve des tranchées, les hommes tentent de vivre leur foi de multiples façons. Quelques uns découvrent des pratiques religieuses. Au contact de l'horreur et en fonction de la sensibilité religieuse de chacun d'entre eux, cette foi peut, à certains égards, devenir religiosité. Par superstition¹⁵ ou par conviction, les soldats cherchent des symboles protecteurs réconfortants. Dès leur départ au front, les combattants ont emporté avec eux des médailles pieuses, des scapulaires ou autres amulettes. Ce contact matériel avec un objet de sainteté¹⁶ leur permet de s'affranchir de leurs multiples craintes et de se forger une confiance en la miséricorde divine. Par ailleurs, c'est un moyen de conserver sur soi, un précieux souvenir d'un être cher. En effet, ces modestes objets proviennent de proches ou d'aumôniers qui les leur distribuent directement sur les lignes. La croyance des soldats se concrétise alors dans ces objets, marques visibles d'une piété populaire et d'un certain fétichisme. Devant un prosélytisme croissant et une démonstration ostentatoire, l'Etat veille et réglemente le port des insignes religieux à travers des arrêtés préfectoraux interdisant des insignes séditeux ou ostentatoires. Outre le recours à ces nombreux objets, signes visibles d'une spiritualité ardente et d'une pratique religieuse intense, les soldats se recommandent également auprès de puissants intercesseurs. Sans repère matériel, ils tentent d'obtenir la consolation et le secours de "l'armée céleste", conduite par Saint Michel ou par la Bienheureuse Jeanne d'Arc. S'appuyant sur les fondements de la religion catholique, les souffrances communes et le don de soi, le soldat s'identifie alors à ces grandes figures religieuses, stigmatisées par la propagande de l'époque. Celles-ci apparaissent comme une source de confiance et d'espérance.

Dans l'urgence du malheur, on se tourne tout naturellement vers la Vierge car proche de Dieu. Elle est plus près des hommes. Par inclinaison spirituelle et historique, la figure de la Vierge apaise et soulage la détresse des combattants. Comme en 1871 (apparition de Pontmain) ou en 1914 lors du Miracle de la Marne¹⁷, cette invisible protectrice ne peut abandonner la France et ses enfants. Marqués par les

nombreuses apparitions qui ont eu lieu au cours du XIX^e siècle¹⁸, ces derniers restent fidèles à Celle que l'on implore et que l'on remercie. En général, ils invitent leurs proches à s'associer à cette humble démarche afin d'attirer sur eux la bienveillance de la Vierge. Cette communion de prières est aussi source d'énergie morale et un précieux soutien pour le combattant. Dans ce climat anxiogène croissant, on se recommande auprès de la Vierge des Sept Douleurs afin de mieux supporter l'incommunicable. Au milieu de l'horreur, la figure de la Vierge transcende cette tragique réalité et rappelle aussi cette femme qui est absente. Sur le front, on dresse de modestes oratoires, signes visibles d'un immense besoin de consolation et de reconnaissance. On s'adresse à Celle que l'on nomme "Notre Dame des Tranchées". Fruit d'une dévotion populaire, ce "vocabulaire pittoresque et touchant"¹⁹, témoignage d'amour envers la Vierge, représente aussi un fier sentiment patriotique. En effet, le culte marial renvoie à l'attachement de la France pour cette alliée fidèle. Pour les plus pratiquants, et malgré la crise des inventaires de 1905, la France reste la "Fille aînée de l'Eglise". On se tourne alors vers la "Reine de France"²⁰. On invoque ainsi l'assistance de Notre Dame des Victoires pour que le sort des armes soit favorable à la nation et à ses enfants. A travers le culte marial, la religion de guerre assimile une foi patriotique et une immuable ferveur religieuse. Ces aspirations dépassent alors le destin individuel pour se fondre en un destin collectif. Le soldat consent à tous les sacrifices dans l'espoir d'un monde meilleur.

Le culte marial tire donc ses fondements d'un profond attachement filial envers la bienveillance et la prédilection de la Vierge Marie²¹. Comme ailleurs sur le front, cette dévotion si caractéristique de la foi du soldat de la Grande Guerre, se développe en Champagne. Aujourd'hui, quelques traces de ce vaste mouvement spirituel sont encore visibles au sein du patrimoine de cette région fortement éprouvée par les combats de 1915.

(NDLR : en raison de l'abondance de matière, nous nous excusons de devoir renvoyer au prochain bulletin la suite de cet article qui décrit les prières inscrites sur la statue de la Vierge de Virginy)

Lieutenant Beaupérin Franck
Membre de l'ASMAC

Appel aux lecteurs : Souhaitant poursuivre ses recherches sur ce sujet, l'auteur fait appel à toute personne qui pourrait lui fournir de plus amples renseignements sur l'histoire de cette statue de la Vierge conservée en l'église de Virginy.

¹⁸ BECKER Annette, "Les dévotions des soldats catholiques pendant la Grande Guerre", In CHALINE Nadine Josette (Dir.), *Chrétiens de la Première guerre mondiale : actes des journées du 16 mai à Amiens et du 22 juillet 1992 à Péronne*, Cerf, 1993, Paris, pp 19-26.

¹⁹ COUBE S. (Chanoine), *Du champ de bataille au Ciel*, J. de Gigord éd°, Paris, 1917, 362 pages, p 120.

²⁰ JOLY Gabriel, *En marge des combats : Notre Dame de Lourdes et la Grande Guerre*, Téqui éd°, Paris, 1920.

A partir de l'exemple de la bataille de la Marne, de Verdun ou du coup de bûtoir allemand du 25 mars 1918, cet ouvrage ancien tente de démontrer à la fois l'attachement de la France au culte marial mais aussi la participation de la Vierge pour soutenir la France au cours de ces instants délicats.

²¹ BECKER Annette, *La Guerre et la Foi 1914-1930*, Op. Cit. p 59-68.

¹⁴ AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., 14-18. Retrouver la Grande Guerre, Paris, Gallimard, 288 pp. p 25

¹⁵ MEYER Jacques, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966, 380 pp. p 259-260.

¹⁶ AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., 14-18 Retrouver la Grande Guerre, Op. Cit. p 155.

¹⁷ BEAUPERIN Franck, "La commémoration de la Première bataille de la Marne sur le chêne des Anglais dans la forêt de Saint-Germain en Laye", 16^e colloque du patrimoine, 2 octobre 2004.

MARNE 14-18, UN CENTRE D'INTERPRÉTATION DE LA GRANDE GUERRE À SUIPPES



Aménagé dans un magnifique décor, un espace de 600 m², animé de sons et d'images, a été créé selon une conception résolument moderne, originale et dynamique. Des objets spectaculaires et plus intimes agrémentent le parcours de la visite de Marne 14-18, très éloigné et différent du musée traditionnel.

L'objectif est de tenter de comprendre comment les événements se sont déroulés, quelles sont leurs causes fondamentales et immédiates, comment les individus ont traversé les épreuves (la faim, le froid, la blessure, la perte de l'être cher), comment enfin l'Europe, le monde, ont pu se relever.

L'histoire que nous voulons présenter sur le territoire de Suippes a la volonté de montrer le conflit à travers les soldats et leurs correspondances avec leurs proches. Ici le regard se veut sensible. Il fait ressentir le vécu des soldats et des civils jusqu'à plonger le visiteur au cœur de la Grande Guerre de 3 manières différentes mais complémentaires :

- Une approche didactique qui permet de comprendre les mécanismes de la guerre,
- Une approche émotionnelle basée sur l'être humain en temps de guerre,
- Une approche spectaculaire qui donne à percevoir l'intensité de la guerre.

Parmi les équipements audiovisuels, **des bornes multimédia biométriques** mettent en scène de manière vivante l'histoire des hommes et des femmes de la Grande Guerre : les civils anonymes, les figures plus célèbres, les poilus, bien sûr... Tous témoins et acteurs de ce drame sans précédent dans l'histoire humaine.

Chaque visiteur, selon son sexe et de façon aléatoire, se voit attribuer, un destin particulier. Il suit ses aventures tout au long de la visite du Centre au moyen de 5 bornes réparties sur le parcours.

Ce véritable atout, suscitant la participation du public, est inédit pour la conception du Centre car, il s'appuie sur un système biométrique par empreinte digitale pour l'authentification du visiteur auprès de la borne d'entrée et tout au long du parcours.

Les textes écrits, audiovisuels et autres messages sont traduits de façon systématique en anglais et en allemand.

Le Centre d'Interprétation se compose de 7 espaces à la scénographie forte et originale, déroulés en 3 temps :
l'Europe et la région d'avant-guerre - la guerre, du point de vue de l'humain - l'Europe et la région d'après-guerre.

Temps 1 : l'Europe et la région d'avant-guerre

Ce premier espace montre l'avant guerre d'un point de vue humain dans différents pays d'Europe, dans la région de Suippes et dans différentes classes sociales.

Une perspective accélérée montre l'enchaînement menant au conflit.

Temps 2 : la guerre, du point de vue de l'humain

Dans un deuxième espace la guerre est introduite par un court-métrage original d'une douzaine de minutes, qui traite du conflit à l'aide de la correspondance de la famille Papillon, se trouvant dispersée entre le front et l'arrière. Ce film est composé d'images d'archives, d'effets visuels et de scènes tournées dans la région de Suippes et à Vézelay. L'espace a pour vocation d'apporter aux spectateurs un discours sensible et pudique, annonçant le traitement qui est fait de la Grande Guerre dans l'ensemble du Centre.

Puis un troisième espace évoque le front et les hommes grâce à des portraits de soldats et à une carte animée, entourée de mannequins de soldats, qui évoque les faits de guerre proprement locaux, compris dans le secteur géographique qui s'étend des Monts de Moronvilliers jusqu'à l'Argonne.

Cette salle est constituée de zones argumentaires, de photographies, de gravures, de vitrines, de cartes et de téléphones de transmission diffusant discours et chansons. Un marquage spécifique permet de faire ressortir les grandes dates et faits.

L'espace présente également des objets fixés au niveau du sol (pièces d'artillerie : mitrailleuse, obus de différents calibres) ou dans des vitrines, encadrées par les spectaculaires reconstitutions d'un avant d'avion Bréguet et d'un char Renault.

Le quatrième espace évoque la tranchée :

Des projections d'images pendant une durée de 3 à 5 minutes retracent les conditions de vie du soldat au front.

Cette salle est un boyau, qui s'évase en son milieu pour créer un lieu optimal et assister à la projection d'un spectacle audiovisuel chargé d'émotion.

Le cinquième espace traite de l'évacuation du soldat blessé, il est aussi un hommage aux hommes et aux femmes ayant contribué à l'amélioration des soins du blessé, à l'accueil et au réconfort : militaires, infirmiers, civils, aumôniers et médecins.

Le sixième espace évoque les destins croisés des civils et des soldats et leur mode de vie : tous sont sollicités et doivent participer au conflit, que ce soit par l'intermédiaire de l'industrie, de l'agriculture ou de la politique.

Temps 3 :

l'Europe et la région d'après-guerre

Cet espace de conclusion, le septième, permet aux visiteurs d'appréhender le bilan de la guerre et les changements profonds que celle-ci a induits d'un point de vue humain, familial, géographique, économique et politique. Il vise à mettre en exergue les marques visibles du conflit à son lendemain, en Europe et en région Champagne.

Horaires :

De Mai à Septembre et Novembre : 10h à 13h et 14h à 19h

Décembre / Février / Mars / Avril / Octobre : 14h à 18h

Fermé lundi et de Noël à fin janvier

Contact :

Marne 14-18 - Centre d'Interprétation de Suippes

Maison des Associations - rue Saint-Cloud - 51600 SUIPPES

Téléphones : 03.26.68.24.09 et 03.26.68.28.91



Maurice FLOQUET, un héros de Beauséjour.

« Le doyen des anciens combattants de la Grande Guerre nous a quittés, le 10 novembre 2006. » (Les journaux et les J.T.)



Il naît le 25 décembre 1894 (au XIX^{ème} siècle, le jour de Noël !) dans la Haute Marne. Mobilisé en août 1914, l'année de ses 20 ans, il est incorporé au 26^{ème} R.I. Blessé une première fois dans la Somme, il est plus gravement atteint près de Beauséjour, dans la Marne, lors de l'offensive du 25 septembre 1915. Il ne doit son salut qu'à la conscience professionnelle d'une infirmière qui le remarque en parcourant le champ de bataille où il gît inanimé : il a le crâne ouvert. Il est trépané deux fois et entame une longue convalescence qui ne se termine qu'en 1918, au moment de l'armistice. A 25 ans, il se marie et s'établit comme garagiste dans son département natal. Il prend sa retraite en 1952.

Il est décédé dans sa 112^{ème} année, après avoir « survolé » le XX^{ème} siècle.

Il resterait encore quatre soldats, plus jeunes que lui, qui ont pris part au conflit de 1914-1918.



Remise de la Légion d'honneur,
le 24 mars 2005.

Fin 1914.

PARUTIONS RECENTES.

VERDUN 1916, un regard sur l'histoire d'une bataille, de Jean-Claude AURIOL, adhérent de l'ASMAC.

"Ce livre traite de faits peu connus... L'auteur nous donne une vision très personnelle, basées sur des recherches de plusieurs décennies... Si son regard est souvent affectif, émotionnel, amoureux même à l'égard de ces "poilus", et de fait sur cette tragédie, sa subjectivité dans l'ensemble ne trahit jamais les faits... (C'est) l'histoire de la troupe, de l'encadrement, de l'incertitude, des ordres et même de l'incompétence d'une certaine hiérarchie. Le "poilu" sera toujours héroïque" (notice de présentation).

Ce livre peut être commandé chez l'auteur, 14 rue Louis Zamenhof 31800 Saint-Gaudens. jeanauriol@wanadoo.fr

LES CARNETS DE LAURENT PENZA, musicien brancardier au 31^{ème} R.I. (1914-1918)

Des carnets de notes, des centaines de photographies...

Il s'agit, non d'un livre, mais d'une "édition multimédia" (DVD et site internet) réalisée par l'Historial de Péronne et l'académie d'Amiens. Renseignement sur le site : <http://crdp.ac-amiens.fr/pensa>

COMMEMORATION DU 60^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU GENERAL HENRI GOURAUD.

Les comités du Souvenir Français des 7^{ème} et 8^{ème} arrondissements de Paris ont organisé cette commémoration le 18 septembre 2006, en présence des représentants de la municipalité et de nombreuses associations patriotiques.

Une gerbe fut déposée devant le buste du Général Gouraud, dans le square qui jouxte l'Hôtel des Invalides. Une messe fut ensuite célébrée à St Louis des Invalides. Enfin, les participants, rejoints par M. François Lebel, maire du 8^{ème} arrondissement et par le Général Combette, président du Comité de la Flamme, ravivèrent la Flamme sous l'Arc de Triomphe, en présence d'un détachement du 1^{er} régiment de spahis et d'une classe de CM2 du 17^{ème} arrondissement. Exceptionnellement en ce lieu sacré, le Général Combette évoqua brièvement la mémoire du Général Gouraud, premier président du Comité de la Flamme.

MANIFESTATIONS DE L'ANNEE 2007.

A.S.M.A.C.

Samedi 17 mars à PARIS

13h30 : Conseil d'administration de la Fondation.
15h : Conseil d'administration de l'A.S.M.A.C.
18h : Ravivage de la Flamme avec la C.S.C.C.

Samedi 24 mars à MOURMELON LE GRAND

10h30 : assemblée générale de l'A.S.M.A.C (salle Joffre, rue Joffre)

Dimanche 1^{er} juillet

Cérémonie de NAVARIN

AUTRES ASSOCIATIONS

de la Coordination

du Souvenir des Combats en Champagne

17 mars : ravivage de la Flamme à Paris.
27 mai : au cimetière russe de St Hilaire le Gd
30 juin : à Vauquois.
1^{er} juillet : à la Haute Chevauchée (Argonne).
8 juillet : à la Gruerie (à confirmer).
8 juillet : à Dormans.
2 sept. : à Mondement.
23 sept. : au fort de la Pompelle.
23 sept. : messe à Minaucourt.

IN MEMORIAM

Monsieur CAQUOT Georges de Sainte-Menehould.
Monsieur LECERF Olivier de Paris 16^e.

COTISATIONS 2007

La cotisation est valable pour une année calendaire. Pour éviter les rappels, nous vous demandons, dans la mesure du possible, de régler votre cotisation en début d'année, quelle que soit la date à laquelle vous avez réglé celle de l'an dernier.

Le reçu fiscal de la cotisation 2006 (pour celles excédant le montant minimum) est joint à ce bulletin.

Cotisation 2007. L'appel est joint au présent bulletin. Nous vous demandons de bien vouloir le remplir et le retourner, dès le début de l'année, au :

Secrétariat de l' A.S.M.A.C. - 4, rue des Condamines - 78000 VERSAILLES, accompagné de votre chèque.
Cela évitera des rappels coûteux.

POUR ADHERER A L'ASSOCIATION

Il vous suffit d'adresser la demande, indiquant les nom et adresse, accompagnée d'un chèque d'un montant minimum de 8 Euros, à
A S M A C - 4, rue des Condamines - 78000 VERSAILLES

L'adhésion vous permettra de recevoir nos deux bulletins annuels. Un reçu fiscal sera adressé pour toute cotisation excédant le montant minimal. Le dernier bulletin paru vous sera adressé immédiatement.

Grâce à vous, de nouveaux adhérents nous ont rejoints en 2006. Faites connaître notre association, faites adhérer vos amis(es).

ASSOCIATION DU SOUVENIR
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE
ET A LEUR CHEF LE GENERAL GOURAUD
4 rue des Condamines 78000 VERSAILLES

FONDATION DU MONUMENT
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE
ET OSSUAIRE DE NAVARIN
10 rue de l'Eglise - 51510 THIBIE

- Responsable de la publication : Georges FEYDEL

Imprimeur : REPRO and CO, de CHALONS EN CHAMPAGNE - ISSN 1763-3524



NOTRE DAME
DES TRANCHÉES
PROTECTRICE DE NOS
SOLDATS



PENDANT
LA GUERRE
1914 1919